

Scénario du film «1951 — Sang patriotique. Vertinski et autres. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte s'ouvre en 1951 à Oulianovsk, ex-Simbirsk, où une ancienne église transformée en usine symbolise la profanation et la misère de l'après-guerre. C'est là que vivent dans une cuisine délabrée Nina Alexeïevna Krivosheïna et son fils de quinze ans, Nikita, récemment arrivés de Paris. Leur logement précédent leur a été retiré, leurs voisins les ont dénoncés, notamment parce que mère et fils parlent français. Le colonel Fiodorov, responsable du logement, leur montre même les lettres de dénonciation.

À partir de ce point intime, le texte remonte à l'histoire de l'émigration russe en France. Après 1917, des dizaines de milliers de Russes fuient le régime bolchevique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, une partie importante de cette diaspora s'engage dans la Résistance française. Le courage de figures comme le prince Obolensky, sa femme Véra (guillotinée à Berlin), ou Nicolas Vyroubov (compagnon de De Gaulle) est évoqué. L'invasion nazie de l'URSS en 1941 bouleverse profondément certains émigrés : leur patriotisme se rallume, leur rapport au pouvoir soviétique se complexifie. Même le philosophe chrétien Nikolai Berdiaev reconnaît en 1945 que le pouvoir soviétique est devenu, qu'on le veuille ou non, « la seule puissance nationale russe ».

Dans ce contexte, le décret soviétique de 1946 proposant la restitution de la citoyenneté et la délivrance de passeports soviétiques aux émigrés en France agit comme un piège. Fascinés par l'idée du retour et par la victoire sur le fascisme, environ dix mille émigrés demandent ces passeports, sans connaître la réalité du régime stalinien. L'Union des patriotes russes devient l'Union des citoyens soviétiques ; l'ambassadeur Bogomolov et Molotov rassurent et flattent ces exilés, tout en glissant des phrases ambiguës sur leurs futurs droits.

Mais la guerre froide change rapidement l'atmosphère. À la demande du ministre français de l'Intérieur Jules Moch, plusieurs militants de cette Union sont arrêtés en 1947, livrés à la zone soviétique en Allemagne, puis expédiés en URSS dans des wagons à bestiaux. Le cas de Grigori Tovstoles, condamné par un tribunal militaire soviétique à vingt-cinq ans de camp, est emblématique. Dans le même train pour les camps voyagent Alexandre Ougrimov et Igor Krivosheïna, tous deux anciens résistants et issus de familles qui avaient contribué à la modernisation économique de la Russie avant 1917.

Le texte évoque aussi des destins de femmes liées à ces mouvements : épouses d'anciens prisonniers de guerre soviétiques, comme la Française Renée Claude, abandonnée en URSS ; femmes d'émigrés réémigrés, qui les suivent « comme les femmes de décembristes », avec leurs enfants, dans un pays étranger devenu hostile.

Parallèlement, l'auteur suit le parcours d'Alexandre Vertinski, célèbre chanteur russe émigré revenu en URSS après avoir été bouleversé par la victoire de Stalingrad. Ses tournées incessantes à travers un pays ruiné, ses lettres ironiques et douloureuses sur le froid, la faim, la déchéance matérielle, donnent un autre angle de vision sur cette même réalité soviétique : salles glacées, public affamé ou ivre, censure silencieuse malgré son renom. Vertinski, qui reçoit la "récompense

officielle” d’un prix Staline pour un rôle mineur au cinéma, reste pourtant marginalisé : pas de disques en vente, pas de diffusion à la radio, pas de critiques de ses concerts. À la fin de sa vie, il écrit qu’il ne tient plus que par souci de sa femme et de ses filles, et meurt en tournée, ce qu’il souhaitait.

Revenant à la famille Krivoshein, le texte décrit la misère d’Oulianovsk : ville délabrée, pénurie totale de biens de base, violence, langage quotidien imprégné de vocabulaire pénal (« je lui collerais 25 ans »). Nina, issue d’une très grande bourgeoisie industrielle — son père Mechtcherski, « Ford russe », avait conçu la modernisation de l’industrie lourde — est réduite à vendre leurs effets de Paris au marché aux puces, à « manger l’armoire », à accepter l’aumône, à travailler comme lectrice pour des étudiants aveugles ou vendeuse de billets dans un parc où dominant alcool et bagarres. Son fils, qui avait une excellente éducation à Paris, doit quitter l’école payante, travailler en usine, suivre des cours du soir et, un jour, pleure devant une simple côtelette de viande après des mois de privation.

Peu à peu, Nikita parvient à s’échapper vers Moscou, à faire des études en langues, puis devient journaliste. Après avoir publié un article sur l’intervention soviétique en Hongrie dans *Le Monde*, il est arrêté en 1957 et envoyé en camp en Mordovie. Libéré dans les années 1960, il demande en vain à visiter sa famille à Paris, jusqu’à ce qu’on lui propose de quitter l’URSS définitivement. Ses parents l’y exhortent. Lui part, son père vient le voir à Paris puis retourne en URSS. Quand le père revient, les autorités soviétiques sont surprises : on comprend que personne ne tient à garder cette famille dans le pays. Le même jour où Soljenitsyne est expulsé, les Krivoshein reçoivent une convocation pour leurs passeports. Sur l’insistance de Soljenitsyne, Nina écrira ses mémoires. Igor sera officiellement réhabilité par la France. Nikita, enfin, fera venir de l’URSS sa femme Ksenia, dont le grand-père avait courtisé, avant 1914, une tante de Nikita : dernière boucle d’une histoire familiale qui relie la Russie d’avant 1917 à la tragédie du XXe siècle.

Scénario :

Aujourd’hui, au centre d’Oulianovsk, l’ancien Simbirsk, se dresse, rue Sovetskaïa, le Mémorial Lénine. En 1951, à sa place se trouvait encore l’église Saint-Élie. Cette année-là, il n’en restait plus que les murs. À l’intérieur du temple se trouvait une usine de bonneterie. Au-dessus de l’autel s’élevait une cheminée industrielle de vingt mètres. Jour et nuit, du mâchefer en sortait. Une seconde cheminée, plus petite, se trouvait plus bas, directement dans l’autel, et pointait de côté : elle crachait elle aussi du mâchefer, droit dans la cour bordée d’immeubles d’habitation. Certains, passant par la cour, s’arrêtaient devant l’ancien autel — c’est-à-dire devant la cheminée — et se signaient.

Dans l’une de ces vieilles maisons en bois, dans l’ancienne cuisine, vivent Nina Alexeïevna Krivosheïna et son fils Nikita, quinze ans. Avoir la possibilité d’habiter cette cuisine est une immense chance. Ils ont été expulsés de leur précédent logement, rue Ryleïev. Peut-être était-ce finalement mieux ainsi. Les voisins derrière la cloison de contreplaqué dénonçaient les Krivosheïn. Le colonel Fiodorov, chef du service du logement, qui avait aidé la famille à trouver ce nouveau lieu, leur avait dit franchement :

« Oui, cette cuisine est assez effrayante. Mais emménagez, emménagez donc. Au moins ici vous vivrez séparés des voisins. »

Puis, soudain, il s'emporta :

« Vous voulez que je vous montre toutes les dénonciations que les voisins ont écrites contre vous ? Elles sont là, dans mon tiroir. Tenez, au moins celle-ci : quand votre fils rentre à la maison, vous lui parlez en français. Votre voisin écrit que c'est mauvais, parce qu'il ne comprend pas ce que vous dites et ne peut rien rapporter. »

Nina Alexeïevna Krivosheïna parle effectivement français avec son fils. Ils sont arrivés depuis trois ans à Oulianovsk, venant de Paris.

Le 22 juin 1946, le journal parisien *Nouvelles russes* publia le décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS « Sur la restauration de la citoyenneté soviétique aux ressortissants de l'ancien Empire russe, ainsi qu'aux personnes ayant perdu la citoyenneté soviétique et résidant en France ». L'émigration russe — entièrement politique — a été provoquée par le coup d'État bolchevique de 1917. Mais la guerre et la victoire de l'URSS sur le fascisme ont produit une impression immense sur la diaspora. Beaucoup croyaient qu'une nouvelle ère commençait, que des changements imminents se prépareraient même au sein de l'Union soviétique. Le décret bouleversait les esprits. Nombreux furent ceux qui rêvèrent d'un passeport soviétique. L'émigration se divisa, jusque dans les familles : revenir ou rester ?

En apparence, ce décret sur la restauration de la citoyenneté n'était qu'un instrument de propagande. En réalité, il s'agissait d'une revanche stalinienne contre ceux qui avaient échappé à Staline dans les années 1920–1930. Il les attirait maintenant dans une souricière. Ils y allaient. À la place du fromage, l'amour de la patrie. Les nouveaux passeports étaient délivrés au consulat soviétique du boulevard Malesherbes.

Les demandes d'annulation de passeport devaient être déposées à l'ambassade d'URSS en France avant le 1er novembre 1946. Autrement dit, on donnait à des émigrés de la première vague, absents de leur pays depuis un quart de siècle, seulement quatre mois pour prendre une décision capitale pour eux et leurs enfants. Après la guerre, la diaspora russe en France comptait environ 65 000 personnes. Environ 10 000 obtinrent un passeport soviétique. En réalité, l'histoire commence plus tôt, durant la guerre. L'émigration russe participa activement à la Résistance française. Beaucoup furent tués ou exécutés. Le mari de Nina Krivosheïna, Igor Krivoshein — qui vit à Oulianovsk en 1951 — était résistant. L'été 1944, il fut arrêté et envoyé au camp de Buchenwald. Libéré par les Alliés.

Au moment même de la Libération de Paris, l'organisation russe de la Résistance — l'Union des patriotes russes — sortit de la clandestinité et se mit à agir indépendamment. Son adresse : 4, rue Galliera. Des sections de l'Union des patriotes russes apparurent partout en France. Réunions, conférences, exposés : un seul thème — l'URSS et ses succès. La guerre et la victoire modifièrent toute la perception du pouvoir soviétique. Pour beaucoup, cela se fit dès le 22 juin 1941, jour où le prince Obolenski se rendit chez l'ambassadeur soviétique Bogomolov pour demander à être envoyé en Russie afin de rejoindre l'Armée rouge. C'était impossible. Le prince Nicolas Alexandrovitch Obolenski était déjà dans la Résistance avant le 22 juin 1941, c'est-à-dire qu'il combattait le fascisme à un moment où l'URSS était encore liée par un pacte d'amitié avec l'Allemagne nazie. Il sera envoyé à Buchenwald. Plus tard, il deviendra prêtre.

Sa femme, Vera — Viki — Obolenskaïa, résistante, sera guillotinée à Berlin en 1944, dans la prison de Plötzensee. Au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois, une plaque lui est dédiée.

Nicolas Vyroubov implore qu'on le laisse rejoindre l'Armée rouge, ou au moins creuser des tranchées sur le sol russe. Il n'y parvient pas. Depuis 1940, il combat dans les rangs de la France Libre. Compagnon de de Gaulle, il recevra toutes les décorations militaires françaises.

Le 22 juin 1941 commencent les arrestations parmi les émigrés russes. La Gestapo entre chez eux :

— « Vous êtes russe ? »

— « Oui. »

— « Alors vous êtes arrêté. »

On les déporte dans un camp à Compiègne, à une centaine de kilomètres de Paris. Là, au camp, d'anciens compatriotes issus de la même émigration se livrent jour et nuit à des disputes féroces. Les réactions vont du sarcasme envers les défaites de l'Armée rouge à un profond patriotisme russe, presque soviétique.

Pour beaucoup, ce patriotisme au milieu de la Grande Guerre patriotique sera le début de leur chemin dans la Résistance — et au-delà.

En février 1945, après la Libération, un groupe de figures éminentes de l'émigration russe rencontre l'ambassadeur Bogomolov. Ils déclarent être prêts à revoir leur position envers l'URSS.

L'événement fait grand bruit. Des rumeurs fantastiques circulent.

Puis vient une déclaration patriotique de Nikolaï Berdiaev lui-même, expulsé d'URSS en 1922 sur le « bateau des philosophes » :

« L'invasion allemande en terre russe a bouleversé les profondeurs de mon être. Mon patriotisme naturel a atteint son maximum de tension. Le pouvoir soviétique est le seul pouvoir russe national ; il n'y en a pas d'autre. Il faut vivre le destin du peuple russe comme son propre destin. »

Après cette déclaration, son voisin à Clamart, Nikolaï Simonov, cesse toute relation avec lui.

Officier russe de vieille souche, Simonov est parent, du côté paternel, du poète soviétique Konstantin Simonov. Ce dernier se rendra en France en 1946 pour tenter de convaincre Ivan Bounine, prix Nobel, de retourner en Russie. À l'époque, on disait beaucoup à Paris que Bounine s'adoucissait et renouait des liens avec l'ambassade soviétique.

Simonov rencontra plusieurs fois Bounine — d'abord au restaurant Laperouse, puis dans les lieux préférés de l'écrivain. Ils eurent de longues conversations. Des années plus tard, Simonov dira : « Non, Bounine ne serait jamais retourné en Russie. C'est absurde de dire qu'il avait changé d'avis. Il n'a rien changé. »

Mais pour beaucoup, c'était une époque de grand trouble intérieur. Pendant des années, ils avaient vécu avec le sentiment que l'exil n'était que temporaire. Puis, vingt ans après la révolution d'Octobre, cette idée s'était effacée. Ils s'étaient adaptés tant bien que mal à la vie étrangère. Et voici que la guerre et la victoire rallumaient l'espoir d'un retour.

Ils avaient toujours aimé la Russie d'une manière particulière, propre à ceux que la séparation déchire. Cette Russie aimée avait vaincu le fascisme. On en venait à ne plus pouvoir distinguer la Russie aimée de la Russie stalinienne. Tout se brouillait soudain.

Alors qu'en URSS d'après-guerre, dans le nouveau climat nationaliste, le mot « soviétique » était souvent remplacé par « russe », à Paris, les émigrés se mirent à appeler « soviétique » ce qu'ils

avaient toujours appelé « russe ». Alexandre Ugrimov, exilé enfant sur le même « bateau des philosophes » que Berdiaev, disait :

« Après la victoire, un brillant essor de toutes les forces créatrices du peuple doit s'ouvrir en Russie. Donner maintenant toutes mes forces à cette patrie héroïque — voilà mon désir. »

Et il ajoutait :

« Et j'avais aussi un autre sentiment, commun à beaucoup : un sentiment de dette envers la Russie, envers le peuple russe. Sans doute l'héritage de la noblesse éclairée du XIXe siècle. »

Alors parut le décret permettant d'obtenir la citoyenneté soviétique. L'Union des patriotes russes devint en 1947 l'Union des citoyens soviétiques. On invitait ces nouveaux citoyens, après trente ans d'exil, ignorants de la réelle vie soviétique, à des réceptions à l'ambassade. L'ambassadeur Bogomolov les recevait en haut de l'escalier d'honneur, avec sa femme, élégante et modeste, parlant français. Elle plaisait à tous. Bogomolov recevait des myriades de questions, par exemple : serait-il possible, de retour en URSS, de rendre visite aux proches restés en France ?

On doit reconnaître son honnêteté : il se tut longtemps, puis dit : « Il est peu probable que cela soit possible dans un premier temps. »

En juillet 1947, Molotov vient à Paris. À l'ambassade, rue de Grenelle, il reçoit un grand groupe d'émigrés :

« Il se peut qu'à votre retour on vous reproche votre passé d'émigré. Que faire ! — soupire Molotov. — Dans ce cas, adressez-vous à moi. »

La réémigration commence timidement. Dans une maison russe de Paris, on reçoit une carte postale d'un parent parti deux mois plus tôt en URSS :

« Nous t'attendons absolument ! Dès que tu marieras Macha, viens chez nous. »

Macha avait alors deux ans.

Beaucoup de détenteurs de passeports soviétiques n'avaient pas encore déposé de demande de départ. C'était le temps des derniers doutes. Ces réflexions furent brutalement interrompues par les autorités françaises. Sur ordre du ministre de l'Intérieur Jules Moch, en novembre 1947, vingt-quatre militants de l'Union des citoyens soviétiques furent arrêtés. D'une part, cette organisation avait une coloration politique trop évidente ; d'autre part, c'était un signal aux communistes français, très actifs depuis la guerre. En outre, le début de la guerre froide inspirait la méfiance. On ne laissa pas aux émigrés le temps de réfléchir. Ils furent expulsés vers la zone soviétique d'Allemagne, puis envoyés en URSS dans des wagons de marchandises.

Certains cas furent particulièrement révélateurs. En 1951, Grigori Nikolaïevitch Tovstoles fut arrêté à Paris, transféré dans le secteur soviétique de Berlin et, deux jours plus tard, enfermé dans la prison de Moabit — celle où avaient été incarcérés l'Allemand Ernst Thälmann et le poète tatar Moussa Djailil. Dans les murs de Moabit, un tribunal militaire soviétique condamna l'émigré livré par la France à vingt-cinq ans de camp. Dans un wagon à bestiaux, il fut envoyé à Taïchet. Ceux qui apprirent son sort disaient : « Il est revenu au pays pour vingt-cinq ans. »

Alexandre Ugrimov se souvient :

« Aux arrêts, des paysannes s'approchaient du train avec du lait. Elles demandaient : “Qui êtes-vous ?” Nous répondions : “Russes.” Elles ne nous croyaient pas : “Vous ne ressemblez pas à des Russes. Les Russes, c'est pas comme ça.” »

Dans le même wagon voyageait Igor Krivoshein. Il venait tout juste de se remettre de Buchenwald. Avant la Résistance, avant son travail d'ingénieur à Paris, il avait servi en Crimée dans l'armée de

Wrangel. Il était le fils d'Alexandre Vassilievitch Krivoshein, chef du gouvernement de Wrangel en Crimée, spécialiste des questions agricoles et figure majeure de la réforme agraire de Stolypine. Stolypine fut assassiné en 1911. Alexandre Krivoshein mourut au début de l'exil à Berlin. Son fils, muni d'un passeport soviétique, retournait en URSS. Derrière ces hommes — que, dans leur pays d'origine, on ne reconnaissait même plus comme Russes — leurs femmes et leurs enfants viendraient ensuite.

Ces femmes, issues de familles aisées, titrées ou non, bien éduquées, avaient traversé l'épreuve de l'exil, travaillé, lutté aux côtés de leurs maris. Et maintenant, suivant la tradition russe, elles les suivaient en Russie. Certaines désiraient ardemment revenir sur la terre de leurs pères ; d'autres suivaient des maris expulsés, comme autrefois les femmes des décembristes, conscientes et même pressentant ce qui les attendait. Toutes voyageaient avec des enfants.

Parallèlement à cette réémigration se déroulait la rapatriation des prisonniers de guerre soviétiques et des travailleurs forcés du Reich. Les femmes qui avaient épousé des prisonniers les accompagnaient en URSS. Leurs maris étaient généralement envoyés en camp. Quant à elles, étrangères sans langue, elles se retrouvaient livrées à elles-mêmes.

Le mari de la Française Renée-Claude Villanche ne fut pas envoyé en camp : il l'abandonna simplement avec leurs trois filles, vendit et gaspilla tous les biens rapportés de France. Elle se retrouva dans un village de la région de Koursk. Par miracle, son passeport français ne lui fut pas retiré à son arrivée. Après avoir été abandonnée, elle décida de rentrer en France. Les villageois lui conseillèrent d'aller à Moscou, où se trouvait l'ambassade de France : « Peut-être que tu pourras rentrer chez toi. »

En utilisant divers moyens de transport, elle arriva à Moscou. Elle ne parlait pas russe, comprenait à peine. Incroyablement, elle fut reçue à l'ambassade. On lui dit qu'un retour était impossible, et on lui confisqua ses documents français. Elle retourna au village. Les services du MGB vinrent, l'interrogèrent, la menacèrent. Puis on lui délivra un passeport soviétique. Elle vécut ainsi toute sa vie.

Peu avant le début de la réémigration, à Paris et ailleurs, apparurent en vente des disques d'Alexandre Vertinski, édités en URSS.

Avant la guerre, on écoutait Vertinski clandestinement. Le compositeur Nikita Bogoslovski se rappelle :

« On faisait venir ses disques en contrebande de l'étranger, on les écoutait en secret. On choisissait avec soin à qui on les prêtait : si quelqu'un se passionnait trop pour Vertinski, il risquait la prison. » Après la guerre, malgré son retour, ses disques n'étaient toujours pas vendus en URSS. Ils étaient produits pour l'étranger. On croyait à l'Ouest que c'était le signe d'une nouvelle époque : l'émigré de longue date était rentré et chantait dans son pays. Il avait été si bouleversé par la victoire de Stalingrad qu'il avait demandé à revenir. On l'avait autorisé. Et il chantait.

Le comédien du MKhAT Vladlen Davydov, alors étudiant en 1944, raconte :

« Je fus à l'un de ses premiers concerts. Un homme en frac bleu nuit entra. La salle se figea. Il annonça doucement, presque intimement : “La steppe moldave”. Et quelque chose de mystérieux commença. Vertinski venait de l'autre rive, de l'autre monde. De la vieille Russie, de l'âge d'argent. Nous le voyions... Plus tard, après avoir vécu en URSS, il eut des intonations ironiques : “Vous ne me prenez pas vraiment au sérieux...” »

Dans une lettre du 22 mai 1951, il écrit à sa femme :

« Tout va bien. Le lit de l'hôtel n'est pas mal. Un peu de cognac, un livre intéressant... Seulement, il fait froid. L'art, dont je suis le semeur, gèle un peu. Les théâtres non chauffés, les spectateurs à moitié gelés — tout cela ressemble un peu à un musée de figures de cire. Je tire un plaisir douteux du plaisir du public, qui m'écoute au passage chanter quelque naïve absurdité sur de "beaux sentiments", puis s'en va en hochant la tête, avec un sourire indulgent : "Il existe encore de tels originaux !" Et ces gens retournent à leurs réchauds, à leurs sacs, à leurs conversations envieuses, méchantes, mesquines. »

Dans ses lettres plus anciennes, les impressions étaient autres.

Kharkov, août 1945 :

« On m'a accueilli avec fracas, hurlements et cris. J'ai essayé de chanter une chanson sur la guerre : aucun applaudissement. Ils ne veulent rien entendre sur la guerre. Mais tout le reste : triomphe ! »

D'Astrakhan, il écrit :

« Dans toute la ville, pas un morceau de viande. Si tu veux une soupe — fais-la avec l'industrie lourde. »

La dure vie d'après-guerre éloigna des salles de concert les foules accaparées par la recherche de nourriture. L'intelligentsia, elle, resta fidèle. Pendant la guerre froide, les concerts de Vertinski donnèrent l'impression d'une brève excursion hors du rideau de fer.

En 1951, il était épuisé :

« Malade, je chante et j'arrive à peine au bout du concert. Les magasins sont vides. Rien à manger. Enfin, peu importe. Je ne veux rien. Je vais enchaîner les tournées : Khabarovsk, puis Sakhaline, puis encore Khabarovsk, puis Tchita, Oulan-Oudé. »

Il était revenu d'émigration, de Shanghai, avec sa jeune femme et une fille de quatre mois. Il avait trente-quatre ans de plus qu'elle. Leur seconde fille naquit à Moscou. Sa femme, Lidia Vertinskaïa, se souvient :

« On m'a conduite dans la salle d'accouchement. Les voisines apprirent que j'étais la femme de Vertinski. Je restais silencieuse, sans me plaindre. La rumeur courut : "Nous, cela fait trois jours qu'on souffre, et elle, venue de l'étranger, accouche comme si de rien n'était !" Une doctoresse s'approcha avec un carnet : "Qui étaient votre père et votre mère ? Où servaient-ils ? Avez-vous des parents à l'étranger ?" Cet interrogatoire intensifia mes contractions. Une autre médecin chuchota : "Patiencez, tout ira bien." Bientôt naquit notre seconde fille, Nastia. »

La nouvelle vie dans laquelle Vertinski avait amené sa famille était dure, imprévisible et très chère. Il n'était plus jeune. Sa préoccupation constante était d'assurer l'avenir de sa famille. Son instrument : sa voix. Il donnait des concerts sans relâche, autant que sa santé le permettait — et malgré sa santé.

« Je suis un homme. Je peux dormir sur des lits durs, ne pas me laver des semaines, manger n'importe quoi. Je suis habitué à tout. Ma vie est une lutte pour l'argent, pour ton avenir, celui des enfants, et le mien. Et je ne suis pas le névrosé que tu crois. »

(lettre du 12 juillet 1946)

Il parcourut le pays en long et en large. Vingt-quatre concerts par mois. Lidia écrit :

« À Shanghai, il était en pleine forme. Ici, le Bureau des tournées l'exploite durement, et il se met à décliner. »

Le Bureau prenait la part du lion de ses gains. Ses tournées incessantes, il les appelait « la marche glacée ». Oui, il chantait malgré le froid, malgré les salles non chauffées. Mais le terme renvoyait aussi à une autre « marche glacée », celle, tragique, de l'armée blanche de Kornilov, Dénikine et Markov en 1918 — une tentative désespérée de sauver la Russie. En URSS, personne ne se souvenait de cet épisode ; il ne subsistait que dans la mémoire de l'émigration. Vertinski en tirait son expression.

Pendant quatorze ans après son retour, il ne cessa de tourner. Il vit et connaît le pays. Plus encore, il ressent pour lui une forme de culpabilité.

Après des concerts dans le Kouzbass, il écrit :

« Tu n'imagines pas ! L'eau est noire comme de l'encre. Impossible de se laver. Des milliers de cheminées jaillissent jour et nuit une fumée jaune, âcre. Rien à manger. Impossible de boire l'eau. Les mineurs ont de l'argent — mais pour quoi faire ? Ils boivent... Il n'y a pas de vodka ; alors ils boivent du cognac qu'on leur envoie exprès. À mes concerts, ils sont déjà ivres. Selon l'humeur, ils jurent ou pleurent. Dans les coulisses, parfois, ils disent : “Puis-je vous embrasser la main ?” Et il y a toujours cinq pour cent d'intelligentsia. »

Vertinski avait été formé par les durs cabarets de l'exil. Il écrira :

« Avoir du succès dans un cabaret est bien plus difficile qu'au théâtre. Au cabaret, que l'on vous écoute ou non, vous devez chanter. Et je chantais. À travers l'amour-propre, les offenses, le dégoût. Je chantais avec précision et fermeté, sans chercher l'inspiration, sans me troubler. Comme un homme à son poste. »

En 1951, Vertinski reçoit le prix Staline. Non pas pour ses chansons, mais pour un rôle dans le film raté *Complot des condamnés*.

En 1956, il écrit au vice-ministre de la Culture, Kaftanov :

« J'ai 68 ans. Je suis au crépuscule. J'ai un nom mondial. Mais je suis un homme russe. Et un homme soviétique. Je voudrais vous poser plusieurs questions : Pourquoi je ne chante pas à la radio ? Pourquoi n'y a-t-il pas mes disques ? Pourquoi n'y a-t-il pas mes partitions et mes poèmes ? Pourquoi n'ai-je pas reçu en treize ans une seule critique de mes concerts ? Je ne vous demande pourtant rien. Je me suis refroidi envers tout. »

En 1956 également, il écrit à sa femme :

« Tu sais, Lilia, j'ai compris que notre seul salut est dans le travail. Il est très difficile de vivre dans notre pays. Et si je n'avais pas été retenu par la pensée de toi et des enfants, il y a longtemps que je me serais empoisonné ou tiré une balle. »

Six mois plus tard, il mourut. Il avait souvent dit qu'il ne voulait pas mourir à la maison, pour que sa famille ne voie pas « la cuisine de la mort ». Son souhait fut exaucé : il mourut à Léninegrad, pendant une tournée.

En réalité, selon les critères soviétiques, Vertinski eut un destin plutôt heureux dans son pays. Il était libre et avait vu la Russie pour laquelle il était revenu. Krivoshein, arrivé de Paris, était déjà arrêté depuis deux ans, condamné à dix ans. Il était dans la « charachka » de Marfino, dont Soljenitsyne parlera dans *Le Premier Cercle*. Alexandre Ugrimov, arrivé avec Krivoshein, était depuis trois ans en camp, dans les mines de Vorkouta. Sa femme, Irina Nikolaïevna, rentra en URSS contre ses convictions — seulement pour suivre son mari.

Elle fut arrêtée chez sa sœur, à la datcha de Nikolina Gora. Leur fille fut envoyée dans un foyer pour enfants. Irina retrouva son mari lors d'un transfert à Kirov. Elle lui dit simplement : « Tu vois, j'avais raison. » Plus tard, évoquant les enquêteurs, procureurs, gardes, Ugrimov dira : « Ah, comme ils s'amusaient à nous regarder, pauvres petites bêtes naïves, comme c'était drôle de nous voir attachés par la queue, séparés de nos petits, tourmentés de toutes les façons. Ah, quelle distraction ! Quelle rigolade ! »

En 1951, Irina Ugrimova était au camp d'In-Te. La femme et le fils de Krivoshein étaient à Oulianovsk.

Ils avaient quitté leur appartement de la rue Jean-Goujon, où ils avaient vécu vingt ans, n'emportant que trois paniers de vêtements — pas de casseroles, pas de poêles — et avaient atterri à Oulianovsk.

Nina Krivosheïna marche dans la rue. Elle voit une balance publique, tenue par un homme. Pour cinquante kopeks, on peut se peser. L'argent est trop précieux, mais elle monte sur la balance. Trente-six kilos. « Plus très loin du détenu de Buchenwald ! » pense-t-elle.

Elle n'a pas de travail. Après l'arrestation de son mari, ancien déporté de Buchenwald, elle a été renvoyée de l'institut pédagogique où elle enseignait l'anglais et l'allemand depuis un an.

Le bureau local de réinstallation d'Oulianovsk prend en charge les rapatriés. Il est dirigé par une certaine Zolinova. Nina écrit :

« Elle ne pouvait cacher son mépris total pour nous, réémigrés. Nous caser, nous autres *ci-devant*, anciens “gens d'avant”, ces Parisiens éduqués et haïs, dans les travaux les plus bas de la ville lui procurait un plaisir visible. »

Elle propose à Nina un poste de garde de nuit, munie d'un manteau de peau et d'un fusil, dans le plus grand magasin de la ville, installé dans l'ancienne église luthérienne allemande. Nina ne peut accepter. Une vieille femme, oui. Une semaine plus tard, des bandits — nombreux à Oulianovsk — l'attaquent, la tailladent de coups de couteau, prennent les clés et pillent le magasin.

Oulianovsk, en 1951, était une ville terrible. Les maisons n'avaient pas été réparées depuis 1917. Les clôtures gisaient sur les trottoirs. Les balcons s'étaient effondrés. Nina écrit :

« Le premier jour, en arrivant, j'ai pensé que les Allemands avaient dû saccager la ville, que les bombes avaient laissé ces traces. J'ai dit au chauffeur du camion : “On voit bien que la ville a été bombardée plusieurs fois.” Il se tut longtemps, puis dit : “Non, non, les Allemands ne sont jamais venus ici.” Et il ajouta : “Il n'y a pas eu de bombardement non plus.” »

Aucun meuble, aucune casserole, aucune assiette ne pouvait être achetée en ville. Tout ce qui concernait la vie ordinaire était introuvable.

Les toilettes se trouvaient dans les cours. Parfois apparaissait un vidangeur : une charrette tirée par un bœuf, un tonneau et un ouvrier en manteau ciré jusqu'aux pieds, muni d'une louche. Les habitants l'attendaient. Une vidange gratuite ; la deuxième payante. Les voisins de Nina, président du service financier municipal et sa femme, refusaient absolument de payer : « Nous ne sortons pas dans la cour, nous avons un seau dans la chambre. »

Sans travail, Nina vend les dernières choses venues de Paris, au marché aux puces. Cette femme est issue d'une bonne famille. Son père, Alexeï Pavlovitch Mechtcherski, diplômé de l'Institut des Mines de Saint-Pétersbourg, dirigeait l'usine de Sormovo. Industriel et organisateur, un « Ford russe ». Il proposa de déplacer l'industrie lourde au-delà de l'Oural — projet réalisé en urgence pendant

la Seconde Guerre mondiale. Il siégeait au conseil de navigation de la Volga ; les bateaux diesel de son usine voguaient sur le fleuve. Il connaissait la Russie de première main.

Alexeï Mechtcherski pour l'industrie, Alexandre Krivosheïn pour l'agriculture — c'est à eux que la Russie doit son essor économique du début du XXe siècle. Leurs enfants, Nina et Igor, se rejoindront en exil, à Paris. Avant la Révolution, à Saint-Pétersbourg, le jeune compositeur Prokofiev avait demandé la main de Nina. Sans succès.

Maintenant, au marché d'Oulianovsk, Nina pense :

« Je vends mal, la moitié de la valeur. Mais il faut maintenir la vie quotidienne pour que mon fils pense que nous vivons normalement, que nous avons une chance de continuer. »

Ils vendent une armoire, faite après leur arrivée de Paris. On la charge sur un chariot à main ; Nikita l'emmène à la commission. Mais on l'achète directement dans la rue : on ne trouve aucun meuble en ville. Quand on lui demande : « Mais de quoi vivez-vous ? » Nina répond : « Nous mangeons l'armoire. »

Un jour, sur la rue Gontcharov, une connaissance lui tend l'aumône. Elle accepte avec gratitude. Plus tard, elle dira :

« J'ai rangé ce jour-là ma fierté et mon snobisme loin, pour longtemps. La pauvreté et l'humilité vont ensemble. »

Et sa voisine dit publiquement d'elle :

« Eh bien ! Cette maudite aristocrate est venue mourir de faim chez nous. »

Puis une connaissance rare lui conseille d'aller voir le professeur Lioubichtchev. Nina dit à son fils qu'elle va demander de l'aide à des étrangers. Élevé dans une autre vie, il s'étonne : « Maman, comment pouvez-vous, non invitée, aller chez des inconnus ? C'est terrible, ce que nous sommes devenus ! » Mais elle y va. Et trouve chez les Lioubichtchev un refuge, une respiration, un milieu où l'on parle une langue qui lui est intelligible.

La langue ordinaire de la ville est alors grossière, cynique. Une expression courante : « Moi, je lui donnerais 25 — ça lui apprendrait à manquer de respect au vieux. » Tout le monde comprend : « 25 » signifie 25 ans de camp. Ainsi, le vocabulaire répressif du stalinisme s'incruste dans le langage quotidien. Les « je te tuerai ! », « même te tuer serait trop peu », surtout envers les enfants, viennent de là. Avant Staline, la langue russe ne connaissait pas cela.

Chez le professeur Lioubichtchev, Nina rencontre Nadejda Mandelstam, veuve du grand poète, assignée à résidence hors de Moscou. On l'aide aussi à trouver du travail : elle devient lectrice pour deux étudiants aveugles. Ils viennent chaque jour, et elle leur lit dix heures d'affilée, payée sur leur maigre bourse. Elle travaille également comme vendeuse de billets aux attractions du parc municipal, où l'on vend partout bière et vodka. Rixes, coups de couteau, morts fréquentes.

Nikita, autant qu'il le peut, va à l'école — celle où avait étudié Lénine. En France, il fréquentait une bonne école et était bien préparé. À Oulianovsk, l'école est payante. Ils ne peuvent payer. Nikita va donc à l'usine et à l'école du soir des travailleurs.

Nina se souvient :

« Nikita n'avait pas mangé de viande depuis six mois. Un jour, au marché, je me précipitai vers l'étal et, avant de me raviser, j'achetai une côtelette. Quand Nikita rentra de l'usine, je la lui servis avec des pommes de terre. Il resta stupéfait : "Maman, c'est de la viande ?" Il s'assit, cacha son

visage dans ses mains et se mit à pleurer. Longtemps. La côtelette refroidissait. Ensuite, il la mangea et s'endormit. »

Nikita parviendra à quitter Oulianovsk. Il partira à Moscou, entrera à l'Institut des Langues. Après la mort de Staline, son père sera libéré. La famille se retrouvera à Moscou. Nikita travaillera au journal *Nouvelle Revue*. Après l'insurrection hongroise de 1956 et sa répression, il parviendra à publier dans *Le Monde* un article sur l'intervention soviétique. En 1957, il sera arrêté et envoyé dans les camps de Mordovie. Dans les années 1960, il demandera chaque année la permission de rendre visite à ses parents en France — refus systématique. En 1970, on lui dira : « Si vous demandez un départ définitif pour la France, nous vous laisserons partir. » Ses parents insisteront pour qu'il parte. Son père viendra le voir à Paris en 1973, puis retournera en URSS.

Lorsqu'il reviendra, l'OVIR s'étonnera : « Comment ? Vous êtes revenu ? » Les Krivoshein comprendront alors qu'on ne tient pas à les retenir en URSS. Au contraire. Le jour même de l'expulsion de Soljenitsyne, ils recevront une carte les invitant à venir chercher leurs passeports étrangers. À la demande de Soljenitsyne, Nina écrira ses mémoires. Igor Krivoshein recevra des autorités françaises un honneur officiel, l'annulation de son arrêté d'expulsion de 1947 et des excuses. Quant à Nikita, il ramènera de l'URSS une épouse : Ksenia. Avant la Première Guerre mondiale, le grand-père de Ksenia avait courtsé la tante de Nikita. Sur une vieille photo, on le voit la dessiner en Crimée, en 1913 — la dernière année paisible.